

Zeitschrift: Horizons : le magazine suisse de la recherche scientifique
Herausgeber: Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique
Band: 33 (2021)
Heft: 130: Sciences du sport: à vos marques, prêts

Artikel: Comment le masculin forge la pensée de l'enfant
Autor: Keller, Benjamin
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1088998>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

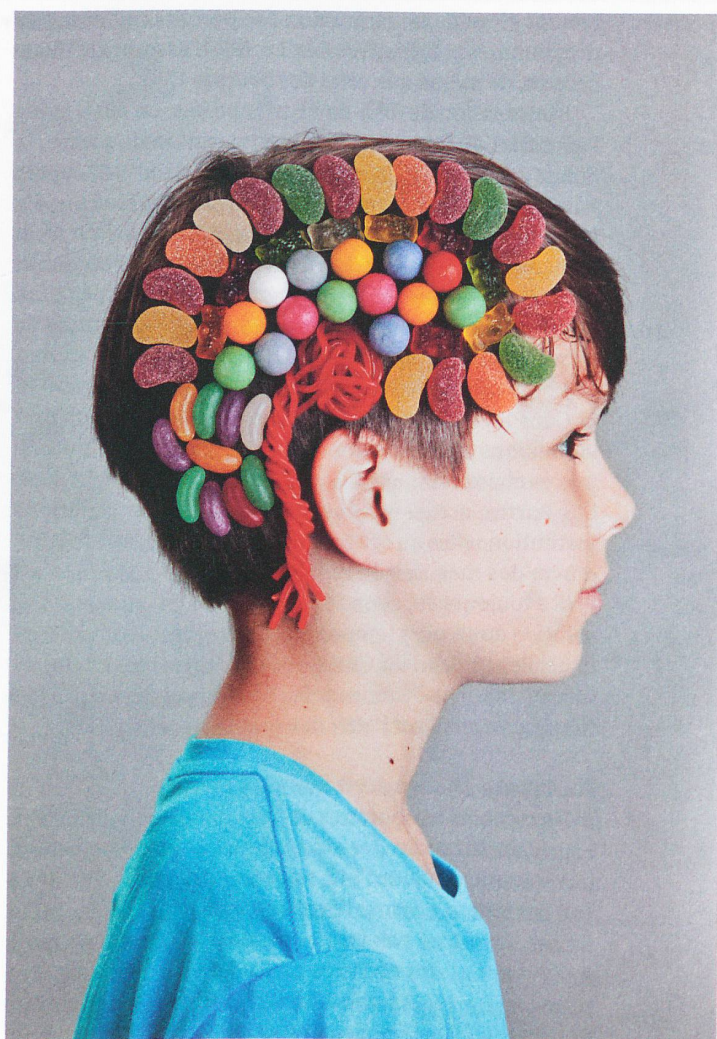
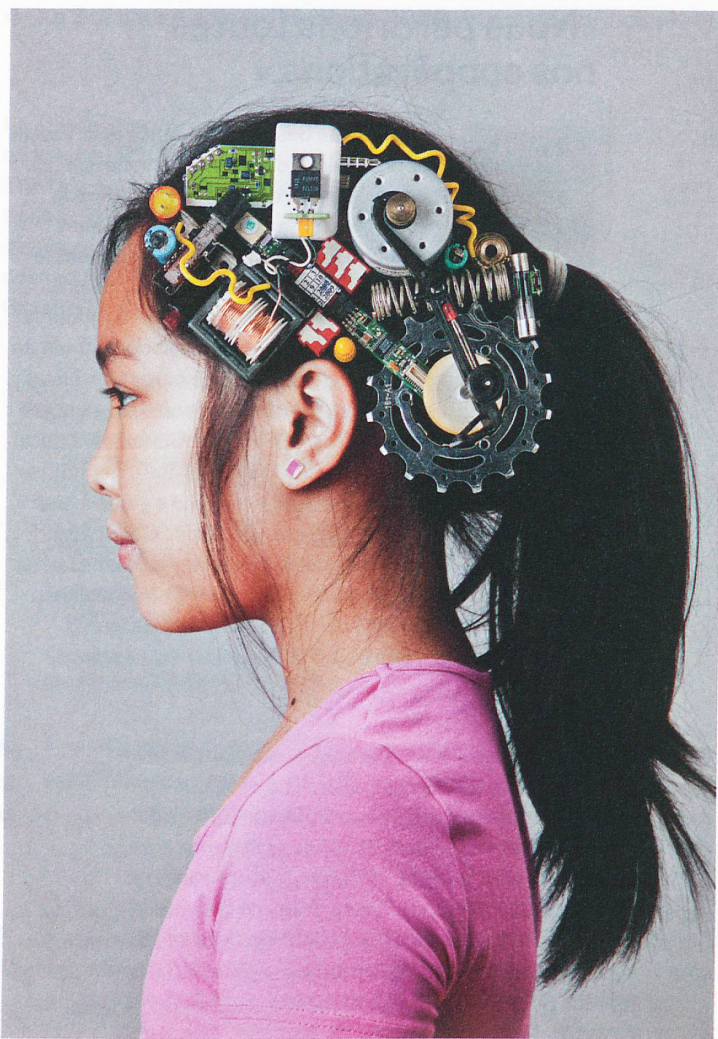
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Les formes génériques forgent les stéréotypes – l'une des raisons pour lesquelles peu de filles veulent devenir mécaniciennes. Photo: Jan von Holleben

Comment le masculin forge la pensée de l'enfant

Un petit livre fait le point sur cinquante ans de recherches sur le langage genré.
Il montre comment celui-ci impacte notre manière de penser.

Texte Benjamin Keller

Le cerveau pense-t-il au masculin? C'est la question que pose Pascal Gygax, psycholinguiste à l'Université de Fribourg, en titre d'un livre* publié récemment avec la linguiste Sandrine Zufferey et la psychologue sociale Ute Gabriel. Pas de suspense inutile: la réponse est oui. L'ouvrage le montre à travers une multitude d'études suisses et internationales qui ont analysé l'influence du langage genré sur les représentations sexistes. «Sur ce sujet, il y a cinquante ans de recherches et quelque 200 études, explique Pascal Gygax, premier auteur. Il était temps d'écrire un livre grand public pour recadrer le débat, qui est devenu très passionnel.» Les réactions à l'ouvrage en attestent. «Depuis dix-sept ans que je travaille sur cette thématique, je n'ai jamais reçu autant d'insultes, confie le Biennois. Il s'agit surtout d'hommes blancs quinquagénaires ou sexagénaires dans des positions dominantes qui m'écrivent pour m'expliquer leur point de vue, souvent très peu documenté. C'est dommage, car le but était justement de prendre de la hauteur de manière scientifique.»

Le livre se penche en particulier sur l'interprétation de la forme grammaticale dite «générique». En français, en allemand, en anglais et dans d'autres langues, le genre masculin est également utilisé pour le genre «neutre», au singulier ou au pluriel (en plus de son sens «spécifique»). Exemple tiré du livre: «When a kid goes to school, he often feels excited on the first day» («Quand un enfant va à l'école, il se sent souvent excité le premier jour»). Le «he» a ici fonction de générique. Problème: ce sens générique n'est pas compris comme tel.

En français, on peut l'expliquer de la manière suivante: dans «Il y a beaucoup d'excellents chercheurs en Suisse», le mot «chercheur» devrait également inclure tous les genres. Le problème est que le sens générique n'est pas perçu de cette manière.

Le générique n'est pas neutre

En 1984, Janet Hyde, une chercheuse étatsunienne, a demandé à des personnes en formation d'âges différents d'écrire une histoire commençant par la phrase citée au paragraphe précédent. Chez les universitaires, 21% des récits portaient sur un personnage féminin contre 7% chez les 5-12 ans. Pour l'immense majorité, le masculin a donc induit une représentation masculine.

En 2008, une étude de Pascal Gygax et de ses collègues a montré qu'en français et en allemand, il était difficile d'appréhender des suites de phrases présentant des femmes après des amorces avec un métier ou une activité au masculin pluriel («les musiciens», par exemple), donc pouvant agir comme générique. En clair: il est naïf de penser que le générique puisse être complètement détaché du masculin.

L'ouvrage regorge aussi d'exemples qui témoignent à quel point la langue a été construite autour du masculin. Il n'est pas innocent que l'on dise «Adam et Eve» et «mari et femme». Selon une méta-analyse réalisée en 2016 par Peter Hegarty et ses collègues, l'ordre de mention est souvent lié à l'importance perçue des entités mentionnées. Et cette masculinisation est au moins en partie intentionnelle, expose le livre. On apprend par exemple qu'aux Etats-Unis et en Angleterre, le pronom pluriel neutre «they» était utilisé jusqu'au XIXe siècle comme singulier lorsque l'on ne connaissait pas le genre d'une personne. Mais que des grammairiens ont imposé le pronom «he» («il») comme générique, le jugeant plus «digne». Le «they» revient en force aujourd'hui.

Ce langage activement androcentré «nous force à voir le monde au travers d'un prisme masculin», participant aux inégalités entre les genres, soutient l'ouvrage. C'est là qu'intervient le langage inclusif, boîte à outils permettant de «démasculiniser» l'expression orale et écrite. En français ou en allemand, les doublets («écrivaines et écri-

vains») ou les formes contractées des doublets («écrivain-es») peuvent par exemple être utiles pour réduire les stéréotypes associés aux métiers. Sabine Sczesny le confirme. Professeure de psychologie sociale à l'Université de Berne, elle a notamment réalisé des travaux mettant au jour un lien entre attitude sexiste et opposition au langage inclusif: «Les filles sont plus intéressées par les professions typiquement masculines lorsqu'elles leur sont présentées sous forme de conomination par rapport à la forme masculine.»

Le chat des voisins

Anne Dister, professeure de linguistique à l'Université Saint-Louis de Bruxelles, pense également qu'il est judicieux de mentionner les professions avec un double nom si elles sont stéréotypées masculines, et de mentionner les titres de postes masculins et féminins dans les offres d'emploi. Toutefois, elle juge inutile de vouloir systématiquement tout féminiser et plaide pour «l'économie du langage». «Dans certains contextes, ce n'est simplement pas pertinent. Si je raconte que mes voisins ont adopté un chat, quel est l'intérêt de préciser son genre?»

Anne Dister juge par ailleurs que le générique, dans les interactions langagières au quotidien, est très bien compris comme tel: «Qui pense sérieusement que les femmes ne peuvent pas traverser sur un passage pour piétons?» Elle conteste aussi les affirmations selon lesquelles la langue aurait été entièrement masculinisée par les grammairiens: «Le lexique pour certains noms, assurément. Mais pas la grammaire. On prend d'ailleurs toujours les mêmes exemples.» Et de poursuivre: «Ce qui invisibilise, ce n'est pas tant le masculin que notre connaissance du monde. Aujourd'hui, le terme «ministre» qui est épïcène n'active pas les mêmes représentations qu'il y a cinquante ans.» La linguiste sait de quoi elle parle. Avec Marie-Louise Moreau, elle a analysé l'évolution des termes utilisés par les candidates aux élections européennes en France et en Belgique pour se décrire depuis 1989 («sénatrice» ou «sénateur», typiquement). Résultat: la féminisation est massive.

Accordons-nous trop d'importance au langage? N'est-il pas uniquement le reflet de la société et appelé à évoluer avec elle? «Il ne sert presque à rien de se poser cette question, répond Pascal Gygax. L'histoire nous enseigne que la société patriarcale a eu un effet sur la masculinisation de la langue et les données disent que la masculinisation de la langue a une influence sur notre manière de percevoir le monde. A partir de là, ce qu'il faut se demander, c'est: veut-on changer cela? Si oui, alors le langage inclusif est un outil pour y parvenir.»

Les attaques personnelles subies après la publication du livre n'en-tament d'ailleurs en rien l'engagement du chercheur, très présent dans les médias: «J'ai toujours eu envie de sortir de la bulle académique.»

*«Le cerveau pense-t-il au masculin?» Pascal Gygax, Sandrine Zufferey, Ute Gabriel, Le Robert, 2021, 176 pages.

Benjamin Keller est journaliste et travaille à Lausanne.